

Martin, Jean-Pierre, (2011) *Les écrivains face à la doxa ou Du génie hérétique de la littérature*. Paris, José Corti, 241 pp., ISBN 978-2-714-3105-69.

**Mots clés** : stéréotypes littéraires, lecture sensible, théorie littéraire, homme académique, écrivains hérétiques.

*Les écrivains face à la doxa* : c'est la lutte du génie contre les règles. Jean-Pierre Martin, écrivain et essayiste, actuellement professeur de littérature contemporaine à l'Université Lyon 2, membre de l'Institut universitaire de France, incarne lui-même l'écrivain qui s'échappe des contraintes de la société (littéraire) en passant cinq ans à travailler dans une usine et deux ans en prison avant de devenir enseignant. Auteur des romans comme *Le laminoir* et *Sabots suédois*, il est surtout connu pour ses œuvres non-fictionnelles, entre autres l'immense biographie d'Henri Michaux qui lui a valu le Prix Louis Barthou de littérature générale de l'Académie française en 2003, et qu'il mentionne dans *Les écrivains face à la doxa* comme le déclencheur de sa curiosité anti-doxa pour la biographie des auteurs.

Martin compare la doxa à une maladie, à la religion et à la police. Une maladie dont le diagnostic souvent manque, mais qui une fois découverte peut être traitée par une dose d'écrivains *hérétiques* ; une religion qui tend à fixer pour jamais les règles de jeu de la compréhension des textes et une police de pensées qui contrôle nos opinions. Elle caractérise par l'acceptation et la diffusion des stéréotypes et des pensées figées qui déterminent nos lectures et notre façon de comprendre la littérature. Par conséquent, elle représente le contrepoint de la vraie nature de la littérature, la liberté, qui ne tolère pas la prison des dogmes établis. La littérature et la théorie littéraire entrent en conflit dans cet ouvrage de Jean-Pierre Martin dont le principal objectif est de démontrer le décalage entre ces concepts et de proposer un *antidote* d'écrivains qui ont osé penser autrement : Proust, Gracq, Barthes, Gombrowicz...

Mais plutôt que d'écrivains et de leur *génie hérétique*, dans ce livre il s'agit de la doxa même : pour lutter contre l'ennemi il faut le connaître, pour guérir il faut diagnostiquer la maladie. Martin offre un guide de symptômes aux lecteurs corrompus par la théorie littéraire et des propositions pour leur traitement. Il classe en cinq groupes les doxa littéraires : académique, théorique, mythique, antibiographique et politique. Il les examine séparément, leur histoire, leurs caractéristiques et spécialement l'attitude des écrivains face à chacune d'elles.

Le premier chapitre présente l'institution scolaire comme le temple de la Méthode et de la Technique où prêche l'enseignant, le *missionnaire* de la religion de la doxa académique qui a lui-même les mains liées face à la toute-puissance de la méthode *éprouvée*, mille fois répétée. Martin dénonce le positivisme de l'enseignement, qui s'appelle aujourd'hui *textualisme* et *théoricisme*, et qui, à cause de sa crainte de l'originalité insaisissable, a fait de l'étude des lettres une recherche *scientifique* voulant transmettre un savoir comparable à celui des sciences humaines. Avec cette falsification de la nature de la littérature devenue matière enseignable et théorie, le rapport des élèves avec la lecture a dû changer : au lieu de s'y plonger d'une façon subjective et intime, de comprendre le contenu d'une œuvre, sa relation

au monde réel, on essaie de trouver les *prises extérieures* du texte. Face à cette doxa, les écrivains – Péguy, Barthes, Steiner – soutiennent *l'esprit d'invention*, défini par Diderot, qui met en question la reproduction continuelle et peu originale des thèses doctorales. Pourtant, Martin défend l'institution académique en tant que transmetteur de pensée et de culture critique.

Dans le chapitre suivant, l'auteur examine plus en détail la théorisation de la littérature et le point de vue des écrivains qui s'y opposent. L'obsession du concept, le *conceptorama* (expression d'Annie Lebrun empruntée par Martin), caractérise cette doxa qui enferme la littérature en termes figés. La formation même d'un concept signifie la création du stéréotype : il dérive de l'oubli du trait singulier, selon Nietzsche. Martin cite *l'impeccable naïveté* de la lecture, exigée par Baude-laire, les *lecteurs purs* de Péguy, la *lecture sensible* de Proust ou l'opinion extrême selon laquelle *toute pensée théorique est abusive* (Duras). Pour Martin l'idéal des critiques est celui qui, en écrivant sur la littérature, écrit de la littérature : les écrivains critiques, comme Roland Barthes, qui utilisent un langage innovateur, assument leur voix et transmettent l'amour des lettres.

Tandis que le premier chapitre analysait la doxa académique en tant que *liturgie scolaire* qui possédait ses propres prêtres, dans le chapitre trois nous sommes confrontés à la *bigoterie littéraire* des fidèles, c'est-à-dire des lecteurs. Nous sommes nous tous, ces croyants qui acceptons avec trop de zèle et sans contester ce que les grands noms du panthéon littéraire déclarent. Cette doxa de la mystification et de la *moutonnerie* permet de lire sans lire, selon le goût préétabli par l'opinion commune. Face au cliché, les écrivains tels que Proust, Sarraute ou Gombrowicz revendiquent la liberté esthétique et l'expérience de la lecture solitaire.

Le tabou biographique, une doxa spécialement française et protégée par d'auteurs comme Proust, Blanchot ou Barthes, considère l'œuvre close sur elle-même en interdisant l'inclusion de la vie de l'écrivain dans son interprétation. Ceux qui soutiennent la *mort de l'auteur*, selon Martin, en réalité haïssent la littérature même, car à cause de leur obsession pour le texte ils remplacent l'œuvre par son « interprétation désincarnée ». Même les écrivains d'ailleurs hérétiques appuient la doxa antibiographique à cause de leur peur du regard qui pourrait révéler leur secret, attaquer leur mythographie établie par eux-mêmes et par leurs admirateurs. Il en existe pourtant d'autres qui se rangent face à la doxa : Beauvoir, Sartre, Queneau, Sollers... Le lien entre vie et œuvre est indéniable pour Martin, il défend la *curiosité biographique* qu'il définit comme « un souci de l'autre en tant qu'autre ». Il ne soutient pas l'analyse à la manière de Sainte-Beuve, mais il avertit sur l'exagération de l'autre côté et il nous rappelle qu'aimer la littérature, c'est aimer les auteurs et que la biographie nous aide à mieux comprendre l'œuvre.

Finalement, la doxa politique, qui se compose en réalité de plusieurs doxa anti-thétiques – celle de la littérature pure et celle de l'engagement par exemple -, présente également une ambiguïté de la part des écrivains qui semblent moins clairvoyants dans ce domaine, voulant interpréter à la fois le rôle de l'être insulaire et celui du messie. Le problème avec l'inclusion du *tout-politique* dans la littérature réside dans la nature de celle-ci, dont les idées se remettent continuellement en

question et, par conséquent, qui reste incompatible avec la pensée figée et la simplification idéologique du slogan. C'est pourquoi, le vrai écrivain n'est jamais un homme politique, le militant d'un parti, mais il médite sur un au-delà de la politique qui surpasse la contemporanéité.

Tous les types de doxa littéraire traités dans *Les écrivains face à la doxa* ont en commun le refoulement du goût personnel face auquel Jean-Pierre Martin propose d'« oser penser ». Mais le premier chapitre présente une doxa qui diffère des autres en tant que lieu de diffusion des idées stéréotypées, tandis que dans le reste il s'agit d'exemples de ces pensées qui s'alimentent principalement dans les institutions académiques. Cela veut dire que les doxa du conceptorama, de la bigoterie littéraire, du secret et du tout-politique naissent et fleurissent surtout à l'école et à l'université, que les problèmes *doxatiques* dérivent surtout de ces endroits. Mais faudrait-il supprimer l'enseignement des lettres ? Non, ce n'est pas ce que Martin dit, il le considère même nécessaire dans la diffusion de la culture. Mais oui, il nous faudrait redéfinir nos relations avec la lecture et avec cet enseignement qui nous influence trop. Les écrivains de *génie hérétique* peuvent nous « guérir » de la maladie de la doxa, mais attention : en répétant les propos des auteurs étudiés nous pouvons tomber justement dans l'erreur que Martin voulait éviter, dans le piège des épigones qui fixent à jamais les idées expérimentales et changeantes des écrivains.

Jean-Pierre Martin nous apprend à nous méfier de nous-mêmes et à lire d'une façon libre, mais dans la ferveur de sa lutte contre la doxa parfois il risque de passer d'un extrême à l'autre. La lecture solitaire est sans doute essentielle dans la compréhension des textes, mais leur analyse critique effectuée par l'*homo academicus* ou les journalistes peuvent également nous aider et nous diriger dans l'interprétation d'un niveau supérieur, ou du moins différent. L'excès de formalisme peut être jugé négativement, mais *textualisme* et *théorie* ne sont pas forcément des concepts péjoratifs. Comme si Martin ne pouvait pas choisir entre ses deux identités schizo-phréniques : entre l'écrivain qui fuit les institutions et l'essayiste, le professeur qui se méfie des auteurs. Il reconnaît que « les écrivains n'ont pas toujours raison », mais en même temps il essaye de justifier toutes ses idées par leurs propos. Il choisit toujours ceux qui répondent à ces exigences momentanées : Proust sera un des piliers de son ouvrage, excepté dans le chapitre de la doxa antibiographique où Martin se situe au côté *ennemi* et il reproche le manque de « clairvoyance » à l'auteur de la *Recherche*. D'une façon analogue nous pouvons choisir, nous, les lecteurs, parmi les chapitres *Des écrivains face à la doxa* qui peuvent (et peut-être doivent) être lus séparément : nous pouvons accepter l'un sans nous obliger à être d'accord avec l'autre ou avec l'ensemble de l'oeuvre.

Julia OERI  
 Universidad Complutense de Madrid  
 julinori@gmail.com